

Prologue

Octobre 1982

New York

Tout noir et filant sur la surface argentée de la glace, il avait l'air d'un oiseau de proie. C'était un excellent patineur d'un certain âge.

Il s'amusait à entendre le sifflement de ses patins qui traçaient sur la glace des figures précises et à sentir sur son visage la brise mordante de l'automne. Il avait les sens extraordinairement aiguisés, comme toujours dans les moments importants. Dans ces cas-là, il ne faisait qu'un avec son destin, avec son Dieu. Et alors, le but de son existence lui apparaissait clairement.

Le monde aussi était plus clair. Tout autour de lui perdait de son mystère. La brume du matin s'était dissipée et le soleil filtrait entre les hauts nuages blancs. Les tours du Rockefeller Center s'élevaient au-dessus de lui, la musique des haut-parleurs rythmait ses pas.

Enfant, il avait appris à patiner sur les canaux gelés de La Haye. Les maisons sombres, les parcs enneigés, le ciel de plomb pesant sur la vieille ville, les digues et les

moulins à vent : tout cela était marqué dans sa mémoire. Peu importait qu'il n'y eût plus de moulins à vent : dans son esprit, ils continuaient à tourner, et le lent mouvement de leurs bras, le chuintement des lames sur la glace contribuaient à le détendre. Des jours comme aujourd'hui, où il avait une mission à remplir, il s'y préparait en se détendant. Les jeunes appelaient peut-être cela méditer, mais cela revenait toujours au même : on voulait atteindre un niveau de pure concentration, si parfaite qu'on ne remarquait même plus qu'on faisait un effort. Il y était presque. Bientôt, le temps cesserait d'exister. Il ne serait plus qu'un œil à qui rien n'échappe, un être capable de ne faire qu'un avec sa tâche, avec l'objectif fixé par Dieu. Bientôt. Très bientôt.

Il était vêtu de noir avec un col d'ecclésiastique et un imperméable qui gonflait derrière lui comme une cape. L'idée ne lui était jamais venue que les pans de ce manteau qui volait au vent pouvaient lui donner un air menaçant. Il ne raisonnait pas ainsi. Il était prêtre. Il était l'Eglise. Il avait un bon sourire rassurant. Il était la bonté incarnée, non pas quelqu'un qu'il fallait craindre. Pourtant, les autres patineurs avaient tendance à s'écarter sur son passage : ils l'observaient de façon presque furtive comme s'il pouvait porter sur eux un jugement moral. Ils n'auraient pu se tromper plus lourdement.

Il était grand avec de longs cheveux blancs ondoiyants qui partaient d'un front haut, majestueux. Il avait un visage étroit au long nez, une grande bouche aux lèvres minces. Un visage tolérant, comme celui d'un bon médecin de campagne qui comprend la vie et ne craint pas la mort. Il était d'une pâleur presque translucide, après toute une vie passée dans l'ombre des chapelles et des confessionnaux. Il portait des lunettes à monture d'acier. Le patinage et la concentration faisaient naître l'esquisse d'un sourire. Il était mince et d'allure sportive. Il avait soixante-dix ans. Il patinait, les mains

tendues devant lui comme s'il dansait avec une partenaire invisible. Il portait des gants de cuir noir qui lui moulait les mains comme une seconde peau.

Des filles chuchotaient et gloussaient en voyant passer le vieux prêtre austère et imposant ; mais il y avait dans leur regard un certain respect, pour son style et pour sa vigueur.

Lui pensait au restant de sa journée et c'était à peine s'il les remarquait. Soudain, devant lui sur la glace, il vit une jolie jeune fille d'une quinzaine d'années tomber brusquement et rester assise, les jambes devant elle. Ses amies riaient et elle secouait la tête en agitant sa queue de cheval.

Il fondit sur elle par-derrière, la prit sous les bras et la remit debout d'un mouvement souple et fluide. En s'éloignant comme un corbeau au vol puissant, il aperçut son air surpris. Puis un large sourire éclaira le visage de la jeune fille et elle cria : « Merci ! ». Il hocha gravement la tête par-dessus son épaule.

Peu après, il regarda sa montre. Il quitta la patinoire, rendit les patins qu'il avait loués et reprit son porte-documents au vestiaire. Il avait le souffle régulier. Il se sentait parfaitement à l'aise et maître de lui, avec quand même une petite décharge d'adrénaline qui lui courait dans les veines. Il gravit les marches pour quitter la patinoire. Il acheta un bretzel chaud à un marchand ambulant. Il le mastiqua méthodiquement puis jeta la serviette en papier dans une poubelle. Il passa devant les boutiques qui s'alignaient jusqu'à la Cinquième Avenue, traversa et s'arrêta pour contempler la cathédrale Saint-Patrick. Ce n'était pas un sentimental, mais la vue des grands monuments religieux - aussi récents fussent-ils - ne manquait jamais de l'émuvoir. Il avait espéré avoir le temps de dire une prière, mais le patinage avait duré trop longtemps et, de toute façon, il pouvait prier dans sa tête.

Il avait fait du chemin pour aller à ce rendez-vous. Le moment était venu de partir.

Rome

L'homme allongé dans le lit ne regardait pas le match de football sur le grand écran du téléviseur. Un de ses secrétaires avait introduit une cassette dans le magnétophone et l'avait mise en route avant de se retirer. Mais l'homme installé contre ses oreillers ne s'intéressait plus guère au football. Si l'idée lui en traversait parfois l'esprit, c'était sous forme de souvenirs, de matchs disputés à Turin quand il était jeune, voilà bien des années. L'homme pensait à sa mort imminente avec ce détachement qui l'avait toujours si bien servi. Quand il était jeune homme, il s'était obligé à penser à lui à la troisième personne : Salvatore Di Mona. Avec une partie de lui-même arborant un sourire stupéfait, il avait suivi l'ascension systématique de Salvatore Di Mona. Il avait approuvé quand celui-ci nouait des alliances avec des puissants. Il l'avait vu parvenir au sommet solitaire de sa profession. À ce moment-là, Salvatore Di Mona avait pour ainsi dire cessé d'exister : il avait pris le nom de Calixte, il était devenu le vicaire du Christ, le Saint-Père : le pape Calixte IV.

Il avait toujours eu beaucoup de chance et un esprit pratique à l'extrême. Il avait toujours considéré que sa carrière ne différait guère de celle de n'importe quel patron d'une grande multinationale. L'idée ne lui était jamais venue, par exemple, que Dieu exprimait littéralement sa volonté par le truchement de l'homme qu'avait été Sal Di Mona, le fils aîné d'un prospère concessionnaire Fiat à Turin. Non, le mysticisme n'était pas sa tasse de thé, comme l'avait dit un jour monsieur Knox dans son charmant style britannique.

Non, Calixte IV était un homme pratique. Il n'avait guère de goût pour le drame et les intrigues, surtout

depuis qu'il était parvenu à se faire élire par le consistoire des cardinaux, opération qui avait exigé quelques manœuvres simples et énergiques qui ne laissaient aucun doute sur le résultat final. Il avait suffi de quelque argent distribué à bon escient à certains cardinaux grâce à l'assistance du puissant laïque américain Curtis Lockhardt. Le cardinal Di Mona s'était constitué un solide noyau de partisans avec, à leur tête, le cardinal D'Ambrizzi. Depuis qu'il était devenu pape, il s'était efforcé de réduire au minimum les complots de la curie, les murmures et les calomnies. Mais il devait bien reconnaître que, dans un foyer d'intrigues comme le Vatican, il livrait une bataille perdue d'avance. On ne pouvait pas vraiment modifier la nature humaine, assurément pas dans un palais où il y avait au moins mille pièces. L'évidente réalité était tout simplement que, si l'on disposait d'un millier de pièces, il y avait toujours et inévitablement des gens pour faire le mal dans certaines d'entre elles. Au bout du compte, maintenir un semblant de contrôle sur les machinations de son entourage l'avait pas mal usé. Malgré tout, cela avait souvent été amusant. Aujourd'hui, il ne trouvait plus ça drôle.

Le lit sur lequel il reposait, celui du pape Alexandre VI Borgia, était un meuble impressionnant dont il se plaisait à imaginer l'histoire. Alexandre VI, à n'en pas douter, en avait fait meilleur usage que lui mais, à bien considérer les choses, du moins allait-il sans doute mourir dedans. Quant au reste du mobilier, c'était un échantillonnage du style « Palais apostolique » : quelques meubles modernes datant de Paul VI, un téléviseur et un magnétoscope, une énorme armoire gothique aux portes vitrées où Pie XII entassait jadis son immense collection d'ouvrages de référence. Des fauteuils, des tables, un bureau et un prie-Dieu : bref, un ensemble plutôt hétéroclite. Mais cela faisait huit ans qu'il le considérait comme son chez-lui. Promenant autour de

lui un regard sévère, il fut soulagé à l'idée qu'il n'aurait pas à emporter tout ce bric-à-brac là où il allait.

Il bascula lentement ses jambes par-dessus le rebord du lit et glissa ses pieds nus dans des mocassins Gucci. Il se leva, vacilla légèrement, et prit appui sur une canne à pommeau d'or qu'un cardinal africain avait eu la touchante prévoyance de lui offrir l'année précédente. Il ne savait jamais très bien quels symptômes étaient provoqués par l'un ou l'autre des deux maux dont il souffrait, mais il attribuait les vertiges à sa tumeur au cerveau. Une tumeur inopérable, bien sûr. Lequel des deux allait finalement l'emporter, le cœur ou le cerveau ? C'était difficile à dire. D'ailleurs, cela ne le préoccupait guère.

Mais, dans le temps qui lui restait, il avait des choses à faire. Qui allait lui succéder ? Que pouvait-il faire précisément pour imposer son successeur ?

Malibu

Sœur Valentine semblait incapable de s'arrêter de pleurer et cela l'agaçait. Elle avait dans sa vie commis bien des actes téméraires. Elle avait cherché le danger, l'avait trouvé et elle avait aussi connu la peur. Mais c'était la peur spontanée que tous autour d'elle éprouvaient : la peur du coup de fusil claquant sur la route déserte. La peur d'un peloton d'exécution. Les troupes gouvernementales ou des guérilleros affamés dévalant des collines. Dans certaines parties du monde, c'était la peur au quotidien, le genre de peur qu'on finit par connaître, qu'on a délibérément choisie.

Celle qu'elle ressentait maintenant était bien différente. Elle minait sa volonté et son système nerveux comme un cancer dévorant. Cela faisait longtemps qu'elle la harcelait et, aujourd'hui, sœur Valentine rentrait chez elle car elle ne pouvait plus l'affronter seule. Ben saurait quoi faire. Il avait toujours su.

Mais, d'abord, elle devait s'arrêter de pleurer, de trembler et de se conduire comme une idiote.

Elle s'arrêta au bord du patio pour regarder dans le ciel la lune sur laquelle couraient des nuages déchiquetés. Le bruit du ressac sur la plage de Malibu lui parvenait avec la brise de l'océan qui effleurait ses jambes nues. Elle resserra son peignoir autour d'elle et traversa la pelouse jusqu'à la barrière blanche qui longeait la falaise.

Elle suivit la balustrade jusqu'au moment où elle sentit la chaleur mourante des braises où ils avaient fait griller un poisson pour le dîner. Rien que tous les deux : une bouteille de Røederer Cristal, un bar, rose à l'arête, du pain bien croustillant. La même conversation qu'ils avaient eu à Rome, Paris, New York et Los Angeles depuis un an et demi. Elle se sentait capable de céder à Curtis comme une digue incapable de résister aux flots, mais elle luttait pour ne pas s'effondrer, elle n'était pas tout à fait prête. Pas encore. Allons bon : voilà qu'elle se remettait à pleurer.

Elle revint vers la vaste hacienda, longea la piscine et le court de tennis, retraversa le patio et s'arrêta devant la grande baie vitrée coulissante : une heure auparavant, elle avait fait l'amour dans ce lit.

Un grand et solide gaillard au visage résolu, aux cheveux gris coupés court, brossés avec soin et qui n'avait jamais l'air décoiffé, portait un pyjama bleu marine avec un liseré blanc et les initiales CL sur la poche de poitrine. Il était allongé sur le lit, un bras en travers des draps. Par la vitre, elle croyait humer son parfum. Elle en savait long sur lui, plus qu'elle n'aurait dû. Certes, elle n'avait jamais été une religieuse conventionnelle. Il faut reconnaître, qu'à cet égard, elle posait un vrai problème pour l'Église, pour l'Ordre. Elle savait toujours ce qui était bien et ce qui était mal, mais souvent ses idées et celles de l'Église s'opposaient. Elle avait suivi sa voie, s'était exprimée en public. Après

avoir écrit deux romans à succès, elle était devenue, aux yeux d'un grand nombre de lecteurs, une héroïne de son temps. La publicité lui avait donné la sécurité. Elle avait mis au défi les dignitaires de l'Église de reconnaître que, tous autant qu'ils étaient, ils avaient l'esprit trop étroit pour l'inclure parmi eux – et l'Église avait reculé. Elle était devenue une sorte de motif indispensable sur la grande façade de la moderne Église de Rome. La seule façon dont on pourrait se débarrasser d'elle – à son avis – serait de la supprimer.

Tout cela s'était passé avant qu'elle ne se lance dans les recherches qu'elle poursuivait depuis un an. Toutes les causes qu'elle avait défendues, tous les discours qu'elle avait prononcés, tout cela n'avait été qu'une période d'échauffement. Rien n'aurait pu vraiment la préparer à l'année qu'elle venait de vivre, à la peur qui grandissait en elle. Elle croyait avoir tout vu : le mal sous toutes ses formes et tous ses déguisements et l'amour sur pas mal de visages. Mais elle s'était trompée...

Dix-huit mois plus tôt, Curtis Lockhardt lui avait déclaré qu'il l'aimait. Ils étaient à Rome et elle était arrivée à un tournant dans son nouveau livre, qui traiterait du rôle de l'église dans la Seconde Guerre mondiale. Curtis avait été appelé pour aider à étouffer le scandale grandissant de la Banque du Vatican : une affaire où l'on trouvait tout, de l'escroquerie à l'extorsion de fonds, du détournement d'argent au meurtre pur et simple. Lockhardt était l'un des rares laïques vers qui l'église – en l'occurrence Calixte IV – se tournait dans les moments de grande crise. La plupart des profanes ne pouvaient pas imaginer la dureté, l'absence totale de pitié qu'exigeait le contrôle d'une pieuvre comme l'église. Lockhardt, lui, en était capable. C'était précisément grâce à ses qualités qu'il avait fait une carrière tout en restant le plus charmant, le plus sympathique et le plus sincère des hommes. Calixte se

plaisait à le dire : Lockhardt occupait une place très proche du centre au sein de l'église.

Elle avait toujours connu Curtis Lockhardt. Quand elle était encore Val Driskill, trente ans plus tôt, et qu'elle dansait sur la pelouse de ses parents dans son maillot de bain de petite fille de dix ans, Lockhardt était un jeune avocat devenu banquier et qui avait les faveurs des Rockefeller et de la Chase Bank. Il rendait fréquemment visite à la maison de Princeton pour discuter finances et affaires de l'église avec le père de Val. Tout en gambadant au soleil, elle entendait tinter les glaçons dans leurs verres, elle les regardait du coin de l'œil dans leurs fauteuils d'osier à l'ombre de la véranda.

— à dix ans, tu étais un adorable petit lutin, lui dit-il à Rome ce soir-là. Et à quinze ans, un garçon manqué mais fichtrement sexy. Tu avais bien failli me battre au tennis.

— C'était moi que tu regardais tout le temps, et pas la balle !

Elle souriait en se rappelant comme elle savait déjà qu'il la trouvait désirable. Elle l'aimait bien, elle l'admirait. Elle était fascinée par le pouvoir de cet homme, de ce laïque que les prélats écoutaient avec respect. Il avait trente-cinq ans à l'époque et elle s'était demandée pourquoi il ne s'était jamais marié.

— Quand tu avais vingt ans, tu me terrifiais. J'avais peur de l'effet que tu avais sur moi chaque fois que je te voyais : je me sentais idiot. Puis... tu te souviens du jour où je t'ai emmenée déjeuner au Plaza et où tu m'as dit ce que tu comptais faire de ta vie ? Tu te rappelles ? Le jour où tu m'as expliqué que tu allais entrer dans les ordres ? Mon cœur s'est arrêté de battre. Je me suis senti comme un amoureux éconduit... Pourtant, si j'avais été totalement sain d'esprit, je t'aurais considérée comme une enfant, comme la fille de Hugh Driskill...

« Mais, bien sûr, j'ai perdu la tête. J'étais amoureux. Et

je le suis resté, Val. Je t'ai observée, j'ai suivi ta carrière et, quand tu es venue à Los Angeles, je savais qu'il fallait que je te revoie... Il haussa les épaules avec des airs de collégien espiègle. L'ennui, c'est que j'étais toujours amoureux d'une religieuse, mais le bon côté de la situation, c'est que je savais que cela avait valu la peine d'attendre. »

Leur aventure avait commencé cette nuit-là dans l'appartement qu'il avait à Rome, dominant la via Veneto. Il avait commencé à la persuader de quitter l'Ordre pour l'épouser. Trahir ses vœux, passer la nuit avec lui, fut facile.

Ce vœu de chasteté avait toujours été l'aspect contraignant de sa vocation, un mal nécessaire, le prix à payer pour servir Dieu, pour servir l'humanité en utilisant ce puissant instrument qu'était l'Église. Mais quitter l'Ordre, abandonner le cadre au sein duquel elle avait bâti sa vie, s'était révélé jusqu'alors au-dessus de ses forces.

Aujourd'hui, ils venaient de se quereller encore pour cette même raison. Ils avaient fini par trouver l'apaisement dans cette passion. Puis il s'était endormi, et elle était sortie pour réfléchir. Pour être seule avec des pensées qu'elle n'osait pas lui confier.

Devant elle, une mouette jaillit du brouillard, battant des ailes, et vint se poser dans le patio. L'oiseau se vit dans la vitre puis s'envola, comme effrayé par son reflet. Val comprenait.

Elle songea soudain à sa meilleure amie, sœur Elizabeth, à Rome, chez qui elle avait toujours reconnu certains reflets d'elle-même. Elizabeth aussi était américaine, de quelques années sa cadette, mais elle avait l'esprit vif, incisif et si compréhensif. Elle aussi, une religieuse moderne, exerçant le métier de son choix, sans être une fomentatrice d'histoires comme Val. Elles s'étaient connues à Georgetown quand Val travaillait à son doctorat et qu'Elizabeth préparait sa licence. Entre elles s'était forgée une amitié qui durait depuis près

d'une décennie d'extrêmes tensions au sein de l'Église. À Rome, c'était à sœur Elizabeth que Val avait raconté la demande en mariage de Lockhardt. Sœur Elizabeth avait écouté. Elle avait attendu avant de répondre :

— Fie-toi à ton instinct. Et si ça te semble de la casuistique, mets ça sur le compte de mon tempérament fondamentalement jésuite. N'oublie pas tes vœux et réfléchis bien : tu n'es pas prisonnière, tu le sais. Personne ne t'a enfermée dans une cellule en jetant la clé par la fenêtre.

C'était un bon conseil. Si Elizabeth était maintenant à Malibu, elle lui en prodiguerait d'autres : lesquels ? Val savait ce que son amie lui dirait, car sœur Elizabeth y revenait toujours.

— Si tu dois continuer à coucher avec lui, disait-elle, alors il faut que tu quittes l'Ordre. Ça ne rime à rien sinon. Tu as prononcé des vœux. Tout le monde peut commettre une faute. Mais persévérer, vivre perpétuellement dans le péché, pas question. C'est à la fois stupide et malhonnête. Tu le sais, je le sais et Dieu, là-haut, le sait aussi.

Se rappelant son ton catégorique, Val se sentait épuisée et inquiète. La peur en elle effaçait toute autre émotion.

Cela avait commencé avec ses recherches pour son livre. Ce fichu livre ! Que ne donnerait-elle pas pour n'avoir jamais eu l'idée de l'écrire ! Mais c'était trop tard maintenant : c'était la peur qui l'avait ramenée aux États-Unis et qui allait la ramener chez elle, à Princeton. C'était la peur qui la rendait si hésitante à propos de tout : de Curtis, de l'amour, de sa situation dans l'Ordre... On n'arrive pas à penser quand la peur nous ronge. Elle s'était aventurée trop loin dans ses recherches, elle avait continué à creuser, alors qu'elle aurait dû avoir l'intelligence de s'arrêter. Elle aurait dû oublier ce qu'elle avait découvert. Elle aurait dû s'oc-

cuper de sa propre vie, de Curtis. Mais ce n'était pas seulement pour elle-même qu'elle avait peur. Sa plus grande crainte, c'était pour l'Église.

Elle était donc rentrée en Amérique avec l'intention de tout expliquer à Curtis. Mais quelque chose l'avait mise en garde, quelque chose qu'elle osait à peine identifier. Ce qu'elle avait découvert était une sorte de machine infernale, une bombe amorcée depuis bien longtemps. Peut-être Curtis Lockhardt en connaissait-il l'existence ? Peut-être même en était-il un élément ? Ou peut-être qu'il en ignorait tout. Non, elle ne pouvait pas lui parler. Il était trop proche de l'Église, il y était trop intégré. Cela, au moins, semblait raisonnable.

Mais la bombe était là et Val était littéralement tombée dessus. Cela lui rappelait le jour où, dans la maison de Princeton, son frère Ben, en cherchant de vieux clubs de golf dans le sous-sol, avait découvert des barils de poudre oubliés depuis de lointaines fêtes nationales. Il lui avait expliqué que la maison pouvait sauter d'un instant à l'autre parce que cette poudre était un explosif instable. Le chauffe-eau, qui se trouvait dans la même cave, était en mauvais état et projetait de temps en temps des étincelles. Elle avait d'abord cru que Ben se moquait d'elle. Mais il l'avait obligée à se réfugier derrière les murs de pierre des écuries pendant qu'avec mille précautions il avait transporté les barils un à un. Il les avait remontés de la cave, avait traversé la pelouse en passant devant la chapelle familiale jusqu'au bord du lac au bout de la propriété. Il avait appelé la police de Princeton qui avait envoyé des pompiers. Ceux-ci avaient arrosé les barils, après quoi Ben devint un véritable héros. Les pompiers lui avaient remis une médaille honorifique et, une ou deux semaines plus tard, Ben la lui avait offerte parce qu'elle aussi avait été un brave petit soldat et qu'elle avait obéi aux ordres. Elle l'avait portée tout l'été autour du cou, elle avait dormi en la mettant sous son oreiller. Elle

avait sept ans, Ben en avait quatorze et, pour le restant de ses jours, elle allait s'adresser à lui quand elle avait besoin de s'appuyer sur un héros.

Voilà maintenant qu'à son tour, elle avait cette bombe, instable, elle aussi, et capable de faire voler en éclats l'élection papale. Elle rentrait donc voir Ben. Pas Curtis, pas son père – **en tout cas, pas encore. Mais elle irait trouver Ben.** Elle souriait toujours en pensant à frère Ben, le catholique déchu. Elle pourrait tout lui raconter, lui dire tout ce qu'elle avait découvert dans les documents Torricelli et dans les Archives Secrètes. Il rirait du pétrin dans lequel elle s'était mise. Puis il reprendrait son sérieux, et il saurait quoi faire. Il saurait ce qu'ils devraient dire à leur père, comment il faudrait lui présenter toute l'histoire...

New York

La Rolls-Royce attendait à Kennedy Airport quand le jet privé de Lockhardt arriva pour les emmener jusqu'à un bloc d'immeubles dans le centre, le Rockefeller Plaza, situé entre le RCA Building et la patinoire de Rockefeller Center. Confortablement installé sur la banquette arrière, il regarda Val dans les yeux et lui prit la main.

— Tu es sûre de ne rien vouloir me dire maintenant ?

Il y avait derrière la question tellement plus que ce qu'il demandait... Il ne lui avait pas parlé du coup de téléphone qu'il avait reçu d'un ami du Vatican une semaine auparavant, alors qu'elle était encore en Égypte. On s'inquiétait en haut lieu de ce qu'elle faisait, de la piste qu'elle avait découverte dans ses recherches et de sa détermination à la suivre. L'ami de Lockhardt au Vatican lui avait demandé de trouver au juste ce qu'elle avait appris, de la convaincre de s'arrêter.

Lockhardt respectait trop les mobiles et le travail de Val pour lui parler ouvertement de la curiosité du Vatican, qui, d'ailleurs, n'impressionnait pas sœur Val.

Mais il possédait un solide instinct de conservation qui s'appliquait aussi à elle. Il était donc troublé par cette requête. Il n'est jamais bon que quelqu'un au Vatican s'occupe de vos affaires. Et ce prélat ne l'avait pas appelé sur un coup de tête : quelque chose tracassait sérieusement quelqu'un et on avait transmis le message. Pas question pourtant de harceler Val. Elle lui dirait ce qu'elle préparait, mais il devait lui en laisser le temps.

Elle secoua la tête avec un sourire nerveux.

— Non, vraiment. Toi-même, tu dois être préoccupé. Calixte est mourant. Et toi, mon cher, il faut que tu décides qui va être le prochain pape... Les vautours se rassemblent.

— Tu me considères comme un vautour ?

— Pas du tout. Comme d'habitude, c'est toi qui bats les vautours.

— Quand il s'agit de désigner les papes, je n'ai pas de voix au conclave.

— Ne joue pas les finauds. Le *Time* t'a bien surnommé « le cardinal sans barrette », non ? Il sourit en voyant sa moue. Tu as bien plus qu'une voix. C'est toi qui as choisi le dernier pape...

— Avec l'aide de ton père, ma sœur. Il éclata de rire. Et nous aurions pu faire pire...

— Difficilement, dit-elle.

— Mon Dieu, je t'adore, ma sœur.

— Et tu es en mesure de désigner qui sera le prochain pape. Soyons réalistes. Je t'aime aussi. Tu n'es pas si mal pour un homme de ton âge.

— Tu n'es pas censée avoir tellement d'éléments de comparaison, dit-il.

— Crois-moi, je n'en ai pas.

Il lui prit la main.

— Val, j'aimerais que tu me fasses confiance aussi. Ce terrible secret que tu portes... il te rend folle. Tu es épuisée. Tu es amaigrie, fatiguée, tu as l'air à bout...

— Oh, le démon à la langue dorée...

— Tu sais ce que je veux dire. Ménage-toi un peu, détends-toi, parle à Ben... il ne faut rien garder sur le cœur.

— Curtis, n'insiste pas, d'accord ? Je n'ai pas envie d'avoir l'air stupide si par hasard mon imagination m'a égarée. Tout ça peut attendre demain. Peut-être qu'alors je t'expliquerai tout. Elle lui pressa la main. Maintenant, va voir Andy.

Elle se pencha pour lui donner un baiser et sentit la main de Curtis lui caresser les cheveux.

Il descendit de voiture et s'arrêta sur le trottoir pour regarder son geste d'adieu tandis que la voiture s'éloignait. Puis la vitre fumée se releva. Elle avait disparu. Prochain arrêt : Princeton.

Il avait tant vécu dans les corridors du pouvoir que, très longtemps, il avait pris les satisfactions de carrière et la discrète camaraderie pour le bonheur. Et puis sœur Valentine lui avait révélé les mystères du bonheur total et avait résolu la grande énigme. Maintenant, il en était sûr, ils allaient être réunis pour de bon.

Il s'arrêta pour contempler les patineurs qui glissaient en mesure sur la glace. C'est vrai qu'il se faisait du souci pour Val. Elle était allée à Rome, à Paris et jusqu'à Alexandrie, en Egypte, pour ses recherches. Il avait essayé de rassembler les pièces du puzzle. Elle avait travaillé dans les Archives Secrètes. Et, là-dessus, il avait reçu ce coup de téléphone de Rome...

Penché sur la balustrade au-dessus de la patinoire, il sourit en voyant un prêtre d'un certain âge, plein de grâce et de dignité, patiner au milieu des gosses. Il le regarda avec admiration, son imperméable noir volant derrière lui, se pencher un instant pour relever une jolie fillette qui était tombée. Rarement il avait admiré visage plus grave et plus serein.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Monsignor Heffer-

nan, qui, à quarante-cinq ans seulement, aurait dans cinq ou dix ans la pourpre cardinalice, l'attendait. Homme de confiance de l'archevêque-cardinal Klammer, il avait déjà acquis un pouvoir considérable dans l'un des plus riches archevêchés de l'Église. Il n'était pas célèbre pour sa dignité et certainement pas pour sa gravité. Il avait la réputation d'obtenir que les choses se fassent. Et pour quelqu'un qui était à tu et à toi avec tant de gens, c'était un gaillard ponctuel qui attendait des autres la même ponctualité.

Il était temps d'y aller.

Les intérêts de l'Église dans le bloc d'immeubles à droite de la cathédrale Saint-Patrick remontaient à la fin du XIX^e siècle : on avait alors construit un édifice sans grande beauté, l'église Saint-John. Plus tard, après que l'Église eut revendu le terrain, on avait bâti les célèbres maisons Villard, qui rappelaient à certains observateurs les austères résidences des Médicis. Trop coûteuses pour rester dans des mains privées après la Seconde Guerre mondiale, ces superbes demeures avaient été abandonnées et restaient là, souvenirs élégants et vides d'une époque révolue.

En 1948, le cardinal Spellmann (archevêque de New York) qui avait l'habitude de les regarder depuis ses appartements de Saint-Patrick, décida de les racheter. En un rien de temps, l'Église et ses innombrables fonctionnaires envahirent les magnifiques bâtiments. Le Salon d'Or, au 451 Madison Avenue, devint la salle de conférence des Consultants diocésains. Une salle de réception se mua en salle de conférence pour le Tribunal métropolitain de l'Archevêché. On transforma la salle à manger en salle d'audience et la bibliothèque devint le bureau de la Chancellerie.

Mais les temps changent. Dans les années 70, l'essor immobilier des années 60 est retombé, et l'Église fut

incapable de se débarrasser des maisons Villard qui se retrouvèrent vides, représentant une charge d'impôts annuels de sept cent mille dollars. Le problème économique était aigu.

L'Église fut sauvée par Harry Helmsley, qui proposa de reprendre les maisons Villard et les propriétés voisines appartenant à l'Église pour construire un hôtel. Comme un prince de la Renaissance, il l'appela le Helmsley Palace.

C'est dans ce palace que pénétra Curtis Lockhardt. Il traversa le hall silencieux, prit à droite et passa dans le petit recoin abritant le bureau du concierge et les ascenseurs privés desservant les étages les plus élevés.

C'était typique d'Andy Heffernan d'avoir réservé pour ce rendez-vous le penthouse en triplex de l'Église. Dans le monde de la haute politique où il évoluait, Curtis Lockhardt était l'un des atouts maîtres de monsignor Heffernan et celui-ci voulait le plus grand secret possible. Lockhardt parlait d'une somme d'argent si énorme qu'on ne pouvait envisager de fuite : il s'agissait de choisir le nouveau pape. Le pouvoir, le luxe, la grande vie et le secret : telles étaient les passions de monsignor Heffernan.

Lockhardt sortit de l'ascenseur au 54^e étage et foula l'épaisse moquette jusqu'au bout d'un long couloir parallèle à Madison Avenue. Aucun signe n'indiquait qu'il y avait quoi que ce soit d'extraordinaire derrière une de ces portes. Il pressa la sonnette et attendit. Une voix sortit d'un petit haut-parleur :

— Entrez, Curtis. Entrez, mon garçon.

Le bon monsignor avait dû bien arroser son déjeuner.

Il avait beau être habitué au luxe, Lockhardt était toujours impressionné par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il s'arrêta en haut d'un escalier à la courbe élégante. L'immense pièce du bas s'étendait sur deux étages, avec une grande baie vitrée d'où l'on découvrait une partie de Manhattan : Radio City, le Rockefeller Center, la tache

lumineuse de la patinoire et, presque en bas, la cathédrale Saint-Patrick et ses deux clochers jumeaux qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la Cinquième Avenue.

Il avait la sensation de flotter sur un nuage. Sa main glissant sur la rampe en bois sculptée, il descendit lentement. Il n'arrivait pas à détourner son regard de la vue qui lui donnait l'impression d'être un enfant devant des jouets qui dépassaient ses rêves les plus fous.

— Je fais un pipi rapide, lança la voix de Heffernan derrière une porte. Je suis avec vous dans deux secondes. Il arriva en effet d'un pas pesant.

— Dieu bénisse notre modeste demeure.

Monsignor Heffernan était un homme imposant aux cheveux roux clairsemés, doté d'un nez qu'on aurait dit emprunté à un clown. Le visage rouge, il portait une chemise noire, un col rond de prêtre, un pantalon noir et des chaussures d'intérieur noires. Ses yeux bleus un peu délavés clignaient derrière un rideau de fumée de cigare. Issu d'une misérable famille irlandaise de la banlieue de Boston, il s'était taillé son chemin tout seul et devenait plus important encore en scellant son alliance avec le grand faiseur de rois américain, chacun utilisant l'autre selon les circonstances : le monsignor estimait que c'était là une assez bonne définition de l'amitié. Andy Heffernan était un homme heureux.

— Curtis, vous avez l'air en forme et vertueux pour un homme riche. Prenez donc un cigare.

Il désigna un coffret en bois de rose sur le coin d'une table au plateau de verre.

Lockhardt alluma un Montecristo et en tira une longue bouffée.

— Où avez-vous pris ce teint de homard ?

— En Floride. Je suis rentré hier après une semaine de tournois de golf de charité.

Il se dirigea vers le fauteuil derrière la table et s'assit. Il y avait là plusieurs dossiers, un bloc, un téléphone, les cigares, un gros cendrier.

Lockhardt s'assit en face de lui.

— C'était plein de types sympas, Jackie Gleason, Tony... ils étaient tous là. Toujours prêts à faire quelque chose pour l'Église. Il y a eu des parties formidables. Vous n'allez pas le croire, mais j'ai manqué de huit centimètres un trou en un. Cela ne m'était pas arrivé depuis l'Écosse, à Muirfield... Ah, ça fait quand même du bien ! Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus, Curtis ? Il faut profiter de la vie, en profiter à fond : quand on est mort, c'est pour longtemps...

— Qu'est-ce que vous faites de la vie éternelle, des chœurs célestes...

— Vous et votre théologie de couventine ! Laissez-moi respirer.

Il éclata d'un grand rire destiné à faire croire qu'il était un brave type pas compliqué.

— Vous voulez respirer et dix millions de dollars ?, répliqua Lockhardt en souriant. Le chiffre était si énorme que, les rares fois où il avait été mentionné dans leurs conversations, la réaction de Heffernan avait été un réjouissant spectacle.

— Dix millions de dollars..., murmura Heffernan d'un air d'extase. Vous croyez qu'avec dix millions on emportera le morceau ?

— À peu près. Je peux toujours grossir un peu la somme. J'ai quelques réserves...

— Comme Hugh Driskill, peut-être ?

Lockhardt haussa les épaules.

— Andy, faites toutes les suppositions que vous voulez. Mais avez-vous vraiment besoin de savoir ? En avez-vous envie ? J'en doute.

— Comme vous voudrez. Vous trouvez l'argent. Je vous aiderai à le mettre entre de bonnes mains. Heffer-

nan eut un soupir d'aise. Ce Klammer, Curtis, il me tue. Tous ces démentis, ces protestations...

— Les cardinaux américains sont différents. Ils ont tendance à penser que leurs votes sont des objets sacrés plutôt que des jetons qu'on échange. Je pense qu'il ne veut pas toucher à ça. Il ne veut même pas savoir. Les pots-de-vin, ça leur fait peur...

— Voilà un mot qu'il ne faut jamais prononcer, dit Heffernan en faisant la grimace. Des cadeaux, des offrandes ! Dix millions. D'ailleurs, qu'est-ce que nous avons pour cette somme-là, vous et moi ?

— Un solide soutien américain. Ajoutez ça à Fangio, aux cardinaux nommés par Calixte qui nous sont redevables... Faites vos comptes, Andy : nous nommons le prochain pape. L'Église reste sur la bonne voie. Nous y veillons.

Un moment, il crut entendre sœur Valentine lui dire que ce qu'elle avait découvert pouvait avoir une influence sur le choix du prochain pape...

— Pas de défection dans les rangs ?

— Pourquoi y en aurait-il ? Saint Jack a soixante-seize ans. Il ne va pas durer éternellement et à ce moment-là... Eh bien, à ce moment-là, vous porterez la barrette et, pour une fois, l'Église aura pour pape un grand homme. Et cette vieille Église entrera dans le XXI^e siècle en marchant dans la seule direction qu'elle puisse prendre si elle entend survivre. C'est aussi simple que ça.

Je dois vous rendre cette justice : avec vous, c'est toujours simple. Pour l'argent, c'est certain ?

— Andy, je ne table jamais sur des probabilités.

— Eh bien, cela mérite une libation. Monsignor Heffernan tendit la main vers le flacon de cognac posé sur un plateau entre deux petits verres en cristal. Il versa l'alcool et tendit un verre à Curtis Lockhardt. À l'argent bien dépensé.

— À ce bon vieux saint Jack, dit calmement Lockhardt.

— À l'avenir, fit le monsignor en écho.

Ce fut Heffernan qui l'aperçut le premier. Il fit claquer ses lèvres, leva les yeux et vit un vieux prêtre. On ne sait comment, il était arrivé là sans se faire entendre. Il avait descendu les marches pendant qu'ils appréciaient la vue et se congratulaient. Monsignor Heffernan pencha la tête d'un air interrogateur :

— Oui, mon père, que puis-je faire pour vous ?

Lockhardt se retourna. Il vit le prêtre. C'était le patient.

Lockhardt sourit, se rappelant la scène sur la glace. Puis il vit la main gantée qui remontait...

Pendant une fraction de seconde, Lockhardt essaya de comprendre ce qui se passait. Ce prêtre se trompait. Il n'appartenait pas au monde que fréquentait Curtis Lockhardt. Il avait un pistolet à la main.

L'arme fit un étrange bruit étouffé : on aurait dit une flèche touchant une cible mouillée.

Andy Heffernan fut projeté en arrière contre l'immense baie vitrée. Sa silhouette se découpa sur les lumières de la ville, les bras écartés comme s'il attendait qu'on y plante les clous. Il y eut une autre détonation et le visage rougi par le soleil disparut. Irrévocablement. Tandis que les pensées de Lockhardt tourbillonnaient dans son cerveau, incapable de faire un geste, de se jeter sur le tireur, le visage qu'il connaissait depuis tant d'années explosa dans un jaillissement de sang et d'os. Des fissures apparurent sur la paroi vitrée éclaboussée de sang, rayonnant à partir d'un trou gros comme le poing.

Lockhardt contempla ce qui restait de son ami. Il fixa la traînée écarlate qu'il avait laissée sur la vitre. Lentement, comme dans un rêve, il recula vers le corps de monsignor Heffernan.

Tout aussi lentement, le prêtre pivota pour braquer son arme sur lui.

— La volonté de Dieu, dit-il. Lockhardt s'efforça de comprendre, de déchiffrer le code. La volonté de Dieu, murmura une nouvelle fois le vieux prêtre.

Lockhardt fixait le canon du pistolet. Il regardait en même temps les yeux du prêtre. Mais il voyait autre chose : une petite fille en costume de bain qui riait et dansait dans le soleil sur la pelouse humide et fraîchement tondue.

Lockhardt entendit le son de sa propre voix sans tout à fait comprendre ce qu'il disait. Peut-être appelait-il la petite fille, criait-il son nom. Peut-être essayait-il de l'atteindre avant qu'il ne soit trop tard, pour aller se réfugier dans la sécurité du passé...

Le prêtre attendait, le visage bienveillant. Comme pour laisser à Curtis Lockhardt le temps de parvenir en terrain sûr...

Puis l'homme pressa la détente.

Curtis Lockhardt gisait, la tête contre la vitre, là où il s'était effondré. Il se noyait dans son propre sang qui, peu à peu, emplissait ses poumons. Sa vision se brouilla, comme si la nuit tombait vite : il ne pouvait plus tout à fait distinguer l'enfant qui dansait. De sa place, il apercevait la silhouette de la cathédrale Saint-Patrick qui s'estompait. Les clochers semblaient chercher à l'atteindre, comme des doigts tendus.

Il vit près de lui une jambe de pantalon noir. Il sentit qu'on appuyait sur sa nuque quelque chose de froid.

Curtis Lockhardt cligna désespérément des paupières. Il essayait de voir la petite silhouette bondissante, mais son dernier regard fut pour Saint-Patrick.